

Quatorze jours d'introspection en eaux sombres.

Le front contre le hublot de ma cabine je théorise l'espace océanique. Comme si depuis toujours mon monde ne m'était proposé qu'à travers une fenêtre ronde, cadrant une surface limitée de l'infiniment.

En fixant l'horizon qui ne peut pas en être un définitivement, mes pensées s'extraient doucement de ma tête, et dans le silence ambiant je fais le vide dans mon esprit.

Premier jour de croisière, première heure du jour, l'aube marine m'apaise. Il va falloir que je tienne, seule avec moi-même, à me battre contre des idées agitées qui persistent depuis trop longtemps. Sur la vitre mon souffle embue les vagues, comme une brume permanente, une douceur dans les eaux sauvages. Elle caresserait l'écumette et jouerait avec les embruns, épiégle et tendre, comme Ophélie. Premier jour de croisière, première heure du jour, première pensée pour elle. Je dois quitter la pièce. L'espace devient temple de souvenirs mais ce n'est pas à cet endroit que j'appartiens. Je claque la porte et marche plus vite que d'habitude dans un couloir interminable où tous les numéros de cabine se succèdent. Je me concentre sur les suites logiques, je fixe les plaques en métal sur les portes, 218, 219, 220, j'arrive devant les portes métalliques de l'ascenseur. J'y entre. Je ne sais pas choisir. Je demande le niveau -9. Je suis seule et je plonge au plus bas du paquebot. Arrivée en bas je sors de l'habillage et tourne instinctivement, devant moi un escalier, je descends.



Midi passé dans ma cabine, je découvre mon environnement. Les murs sont blancs, le plafond blanc, la moquette noire. Je me sens sur un plateau d'échecs. Me voilà debout comme la tour, dans le coin du plateau, qui observerait le terrain avant que tout ne commence.

Est-ce que les premiers mouvements sont décisifs ?

Du riz blanc tombe sur la moquette noire. Je m'allonge sur le couvre-lit, je fixe le vide. Aucune intervention sociale souhaitée, je veux m'isoler. De la poussière tombe dans l'air, je cherche une forme reconnaissable dans la danse qu'effectuent les particules de lumière. La blancheur de la pièce m'éblouit, je pense à une chambre d'hôpital, un lit, une blouse à boutons pression, des injections par intraveineuse, la fête me tourne et je me rassais, je fixe le sol sombre et mes idées retombent. Mon esprit est à bout de souffle. Je tourne la tête vers le hublot et l'espace perpétuelle des vagues me rappelle au calme. Je m'abandonne à la compréhension de l'eau, une nouvelle fois.



Nuit peuplée de rêves et de résistances. Il ne fait jamais vraiment noir dans la cabine, mais mes perceptions s'absorbent l'espace. Je sens que mon corps envahit la pièce, je ne sais pas où me mettre sans me sentir à l'étroit, cloûlée, oppressée. Une chaleur étrange flotte autour de moi, la matière de mon corps me dégoûte, je m'agite pour sortir de cette longueur lourde. Un rêve en noir et blanc où la lumière tombe sur une peau qui m'est familière, de l'encre noire, des mélodies anguissantes. Première nuit de croisière, première agonie nocturne.

Je me dis que l'océan constitue mon point de reconstruction, mon point de chute des tensions internes. Je me fide à ses mouvements, je plonge mes pensées dans son indécompréhensibilité, il me dépasse, je peux délibérément m'y noyer.

## EMBARQUEMENT



L

E

F

U

S

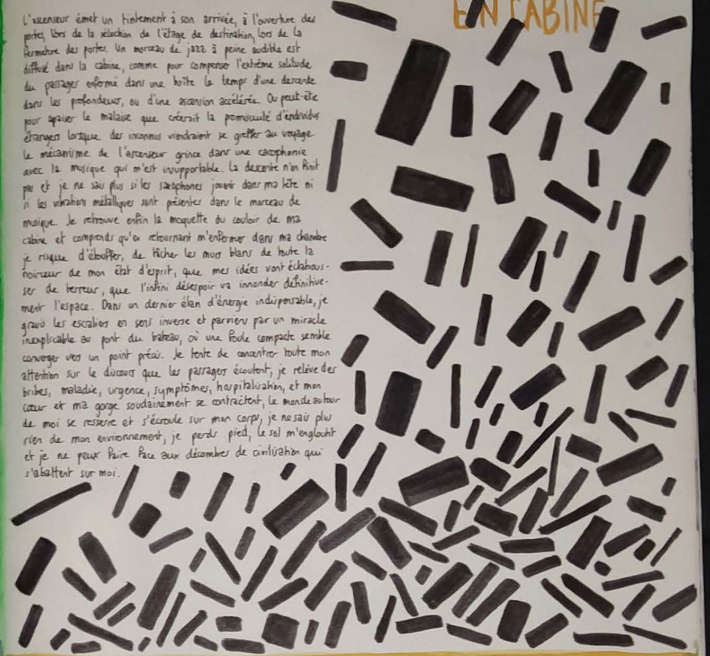
Trois jours ont passé et je connais les corridors du bâtiment par cœur. Les souvenirs pleuvent sur moi et j'en récolte l'eau, je les écoule à l'intérieur des portes de l'armoire de ma cabine. Il me reste un quart de l'espace sur la planche de gauche, il me reste un quart de l'espace de l'espace et onte jours de traversée des eaux. Trois nuits ont passé et j'ai disputé dix-huit parties de Scrabble contre moi-même. J'ai perdu une des lettres O, comme par hasard, et je n'ai pu tenter de la retrouver. J'ai établi une liste mentale des endroits où me rendre dans les prochains jours, avec une sur les vagues en cas de nécessité de gérer une crise de mon esprit. La salle de billard où aucun des croisiéristes ne se rend entre 5h et 9h le matin me semble être le lieu le plus facilement abordable pour l'instant.



Et il dans un Pairevil club en cuir marron, je mange des diners vertes non dénaturées en fixant la moquette couleur praline de golf. Je jette les nouilles sur un tuyau en fonte dans l'angle de la salle pour faire résonner le tintement du métal. Les tables de billard, le bar, les chaises, les tabourets, sont des ombres massives dans la Palette lueur du matin. La pièce sent la chaleur humaine, la vie, le groupe, ça fait longtemps que je n'ai pas eu de vraies interactions sociales. Les journées me me paraissent même pas longues, le temps s'est défilé et je ne cherche plus de sens dans l'écaillage des jours, ils sont un paysage, une trame de fond dans laquelle je flotte, ou je coule.



## EN CABINE



L'ascenseur émet un tintement à son arrivée, à l'ouverture des portes, lors de la sélection de l'étage de destination, lors de la fermeture des portes. Un morceau de jazz à peine audible est diffusé dans la cabine, comme pour composer l'atmosphère solitaire du passage enfilé dans une boîte. Le temps d'une demande dans les profondeurs, ou d'une réaction accélérée. Ou peut-être pour apaiser le malaise que génère la promiscuité d'individus étrangers lorsque, des inconnus viennent se greffer au voyage. Le mécanisme de l'ascenseur grâce dans une catastrophe avec le musique qui m'est insupportable. La descente n'est pas ce que je ne suis plus si les sapeurs-pompiers dans ma tête ni si les machines métalliques sont présentes dans le morceau de musique. Je retrouve enfin la moquette du couloir de ma cabine et comprends qu'en retournant m'installer dans ma chambre je risque d'échapper, de lâcher les mots blancs de toute la tourterelle de mon état d'esprit, que mes idées vont s'échapper de terreur, que l'air désemparé va m'envahir définitivement l'espace. Dans un dernier élan d'énergie indélébile, je gravis les escaliers en sens inverse et parviens par un miracle inexplicable au pont des brèves, où une boule compacte semble converger vers un point précis. Je tente de canaliser toute mon attention sur le discours que les passagers émettent, je relève des bribes, maladie, urgence, symptômes, hospitalisation, et mon cœur et ma gorge soudainement se contractent, le monde autour de moi se retire et s'écrase sur mon corps, je ne sais plus rien de mon environnement, je perds pied, le sol m'engloutit et je ne peux faire face aux déambulations de confusion qui s'ébattent sur moi.



Pafond orange. Jeune infirmière blonde. Brap bleus. Des mots. Au bout d'une demi-heure, j'ai compris et mes capacités d'analyse sont froissées pour avoir une quelconque réaction ni aucun avis sur les conséquences de ces paroles. Le monde horrible est contaminé par le virus du Covid-19, les portes sont interdites, chaque être humain est confiné chez lui pour éviter la propagation de la maladie. Et nous de même, confinés sur le bateau sans pouvoir accéder, confinés dans nos cabines sans pouvoir en sortir, cela pour au moins deux semaines. Je ne mesure pas l'ampleur de la situation, elle me tombe dessus et je ne réagi pas. Je préfère qu'on me dise que face, je préfère faire le moins de choix possible, je préfère qu'on m'impose mes actions plutôt que me perdre dans mon flot de possibles destructions. J'obéis, je suis de la chambre des malades, je respire ma cabine et m'endors immédiatement sur les ouvertures.



19 mai, je m'éveille. Cet éveil me rait, puisque cette sensation indique que mon esprit est moins tourmenté par ses pensées obscurément existentielles. J'ai de la place dans ma tête, et cette place offre désormais d'être comblée. Pour la première fois depuis de nombreux jours, j'ai envie de m'occuper. Je me souviens, cette fois avec aucun dégoût, que d'autres passagers parlaient ma langue à bord de la croisière. Plus je me mets en mouvement. Je sens que j'ai retrouvé envie d'être humaine, que j'ai à nouveau envie d'occuper le temps qui m'est miraculeusement octroyé pour discuter de choses, pour l'impression et l'imprévisible.

Je pars instinctivement vers la plage de débarquement de l'île, où quelques coconiers sont assis en cercle. En m'approchant je distingue de l'anglais et de Français, et m'assois de manière spontanée à côté d'une jeune enfant et son père, ou son oncle, son grand-père, je ne sais pas, un homme chose vaine difficile à identifier. Toujours est-il qu'à mes arrivées, il se tourne vers moi et me sourit d'un air bienveillant, un air qui veut témoigner de soutien, peut-être pose-t-il que j'ai besoin d'être rassurée, il a raison. Il reste silencieux, mais son attitude me semble chaleureuse, aussi je fais un commentaire insignifiant sur la situation, histoire d'entamer une conversation. C'est la première fois depuis longtemps que j'entends ma propre voix et je prends goût à parler à nouveau. Nous parlons pendant quelques temps, une discussion banale que je pourrais avoir avec n'importe quel passager, mais l'idée de m'exprimer et de me concentrer sur d'autres paroles que celle de ma petite voix intérieure m'est alors agréable.

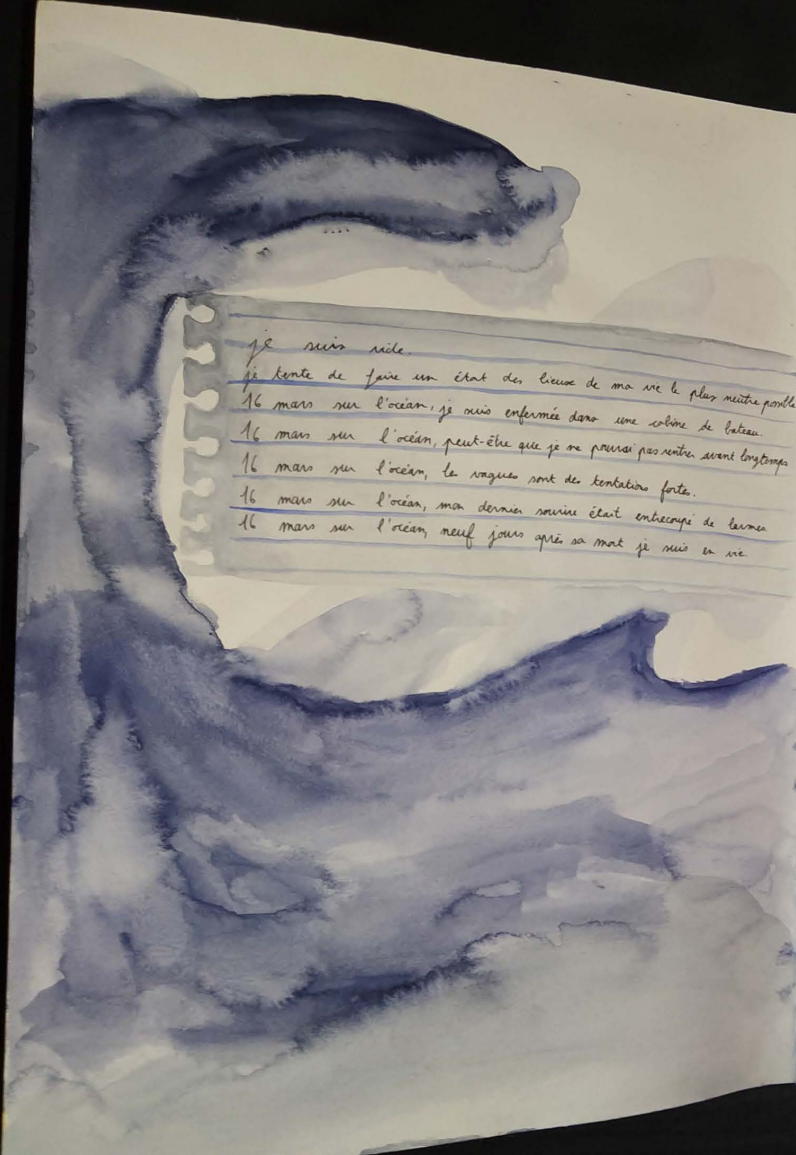


SUR L'ÎLE

La nuit est tombée mais le climat est doux, nous sommes quatre devant l'écran, quatre âmes qui voient le temps s'échapper sans s'en rendre compte. Nous nous concentrons à peine, mais nous savons que la réalité nous glisse dessus, les événements arrivent et repartent sur nous comme les vagues paraissent à la surface et s'éffacent. Nous sommes debout sur une île coupée d'un monde qu'on ne reforme par précaution, les premières étoiles vont apparaître et la nuit est chaude sous nos pieds.

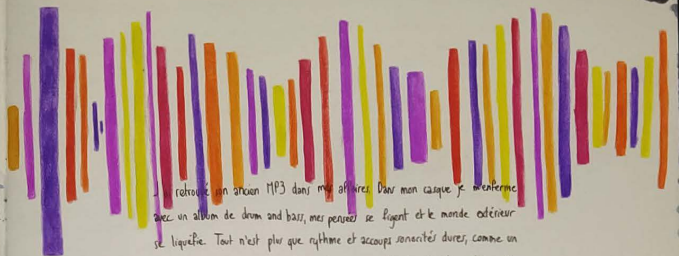
Orce jours plus tard nous sommes tous ensemble la plupart du temps, nous parlons assez peu mais la simple présence du groupe est réconfortante. La plus âgée d'entre nous se déplace lentement et parle avec un fort accent, ses blagues acerbes ne font pas rire la petite. Celle-ci est en réalité la fille adoptive de l'homme chose que j'ai rencontré en premier, nous avons toutes les deux passé beaucoup de temps sur les hauts rochers, je l'ai écoutée raconter ses vies, une première vie de haine et de honte dans sa ville natale, puis une vie de mensonge et de dissimulation, une vie de secret, une vie de révélations faibles, je ne me souviens plus précisément leur ordre, mais cette petite semble solide et endurante, je l'apprécie beaucoup, peut-être même que je m'y suis attachée. Son père adoptif est un vieux chaman, je me demande ce qu'il faut sur cette croisière, je pense que je ne lui posai pas la question. Il a dessiné sur le sol rocheux un grand cercle avec les différentes parties symbolisant les éléments naturels, parfois nous participons aux rituels naturels, parfois nous sommes en cercle autour de feu, qu'il allume pour nous. La vie est calme, les ressources du passé sont apparemment à nouveau pour les passagers, et nous vivons entre nos cabines et les grands espaces de l'île. Ce compromis me satisfait, je n'ai que mes besoins primaires à gérer, cela rend l'existence légère, sans des compagnons dévants.

19 avril, cette nuit j'ai rêvé d'Opélie, c'est de plus en plus rare, mais lorsque ça m'arrive, je suis dans ma cabine et je monte sur le pont, la vieille femme s'y trouve souvent lorsqu'elle fait des promenades, et alors elle me conte sa jeunesse à Orca, ses rêves ont une odeur particulière, ils me transportent. Elle raconte sans s'en rendre compte elle ne sait même pas si je l'écoute, et moi j'aime pouvoir voyager dans ses souvenirs, la nuit dans l'Océan Pacifique. Nous sommes alors les hommes qui accueillent les passagers depuis quelques semaines désormais, témoins à propos de la nourriture qui manque, parfois à propos de la maladie, peur de l'instabilité de la situation, déçus par la situation, mais à notre avenir.



je suis nulle.  
je tente de faire un état des lieux de ma vie le plus neutre possible.  
16 mars sur l'océan, je suis enfermée dans une cabine de bateau.  
16 mars sur l'océan, peut-être que je ne pourrai pas rentrer avant longtemps.  
16 mars sur l'océan, les vagues sont des tentacules forts.  
16 mars sur l'océan, ma dernière soirée était entrecoupée de larmes.  
16 mars sur l'océan, neuf jours après sa mort je suis en vie.

## TERRE EN VUE



Je retrouve son ancien MP3 dans mes affaires. Dans mon casque je m'entretiens avec un album de drum and bass, mes parents se ligotent et le monde extérieur se liquéfie. Tout n'est plus que rythme et accoups sensoriels durs, comme un défibrillateur pour mon âme éteinte. Le son me stimule et m'anesthésie à la fois, mais au moment où je ressens des vibrations, à nouveau je suis capable d'être percutée par un élément extérieur. Mon corps robotisé ne forme qu'une masse imprégnée du tempo de la musique, j'avance vite dans les couloirs du papirbot, je monte les escaliers automatiquement, je file sur le pont en cadence millimétrée. Mais le rythme jubilatoire qui m'avait pénétrée se brise à la vue de tous les passagers se dirigeant vers la proue. Tout finit en lambeau de tene à l'horizon. Le bateau file droit dans sa direction. Encore une nouvelle que j'exécute sans y porter d'attention. Peut-être allons-nous accéder sur une île perdue au beau milieu de l'océan, peu importe, cet événement me glisse dessus. Et pourtant. Il semble qu'un nouveau débat sépare la Pède. Quitter sa cellule océanique pour mettre pied sur une terre inconnue, ou se méfier du danger potentiel et conserver sa sécurité au sein du bateau ?

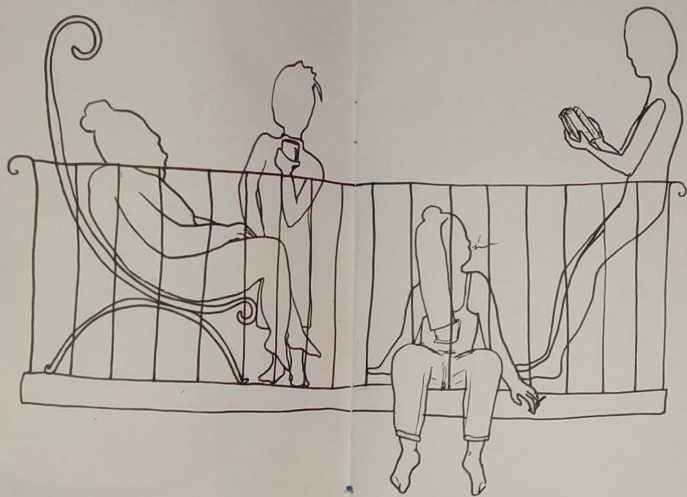




Le soleil est haut dans le ciel quand je me retrouve sur une roche sombre. Autour de moi des Néerlandais débattent sur la qualité des pierres volcaniques que nous foulons à cause que cette île où nous avons débarqué est vide. Vierge et nue. Je m'écarte du groupe, et prie d'un élan que je ne contrôle pas, me mets à escalader les pierres qui jalonnent le sentier.

Postée sur mon promontoire rocheux, j'observe les restes de civilisation que notre exil a incorporés dans ce paysage sauvage. Je ne sais pas quoi penser de cette situation tout elle me semble surréaliste. Loin de la Péninsule des passages qui entament une espérance sur le terrain, je respire un air pur et doux, il me semble que mon rythme cardiaque s'apaise enfin. Le déchaînement des éléments sur moi. La situation est si absurde que soudain, paradoxalement, plus rien n'a de réelle importance, et plus aucune émotion ne traverse mon corps meurtri par les épreuves. Je me sens comme la roche sur laquelle je suis installée, ici parce qu'il le faut sans autre raison d'être que le fait même d'être. Je comprends que rien ne peut m'être arraché sinon mon existence propre, et qu'il n'est pas question de mérite ou de légitimité dans une vie, que ma présence est finalement incontrôlable. Je me détache de tout sentiment d'appartenance, de toute quête de sens, je ne suis plus qu'un élément de passage, doté de la faculté de respirer.





Les rues sont les mêmes, les immeubles n'ont pas bougé, les  
ma ville natale, et c'est chez moi que nous décidons de nous  
voulou en vivre l'épici. La petite et son père dorment dans la  
je prendrai du temps à m'y faire, mais au moins dans la  
accepter la solitude dans une mer agitée, me voilà deux mois

Je suis partie décomposée pour me reconstruire, et nous avons

commerces non plus, pourtant nous sommes quatre dans  
installer. La période a été dure et c'est ensemble que nous  
chambre d'amis, la vieille dame prend le lit d'Ophélie,  
maison, il y a de la vie. Je suis partie pour 11 jours  
plus tard enroulée d'une Pernille pour tout à l'heure.

construit une Pernille recomposée.